

L'air de rien

L'air de rien

Audrey LE FOLL

Audrey Le Foll, orthophoniste, diplômée à Lille en 2007, exerce actuellement en libéral dans le Var. Sa pratique est très influencée par un DU en neuropsychologie (Pitié Salpêtrière) et par la gestion mentale. Elle mène actuellement des recherches autour de la voix et de la présence et est en cours de formation pour devenir enseignante de la Technique Alexander.

Je vous partage un texte fraîchement écrit après le décès de l'un de mes patients... Un type atypique (archéologue, musicien, méditant...), et donc un suivi atypique... Parce que, ce que je préfère dans notre métier, c'est la rencontre avec les patients, les traces et empreintes qu'ils peuvent parfois laisser et qui font grandir. Merci à eux.

L'air de rien... 6 ans...

C'est un jour de printemps, un jour tranquille de printemps. L'air de rien, il monte sur l'échelle pour élaguer les branches du grand cerisier au fond du jardin. Elle le regarde, lui rappelant de rester prudent dans ses gestes devenus moins alertes, moins assurés, l'âge faisant. Elle aime le regarder depuis son carré de pelouse, prendre soin du jardin, lui en chemise de lin, ses cheveux blancs encore bien fournis peignés à l'eau de Cologne et rangés sur le côté. L'air de rien, il s'est mis sur la pointe des pieds ; l'air de rien, l'échelle a basculé et rien n'aura su retenir sa chute. Sur l'herbe fraîche, il ressemble à un pantin désarticulé. Il se réveille dans un lit d'hôpital, enveloppé par les draps rêches et la lumière crue. Elle est assise auprès de lui, caresse son avant-bras du bout des doigts, à peine. Bien plus encore que ses muscles ankylosés, sa tête engourdie lui fait sentir sa vulnérabilité. Il se sent fragile, brisé, étranger à lui-même. Elle le rassure, lui parle de la guérison à venir. Du temps, il en faudra, du temps...

L'air de rien, il a franchi le pas de ma porte, la chemise aussi élégante que les mots qu'il choisit de m'adresser. Il s'assied face à moi, grand, massif, le regard fragilisé par l'accident, ces mêmes yeux qui laissent aussi transparaître l'assurance gagnée par une vie à nourrir sa curiosité, à suivre ses instincts. L'air de rien, l'aveu tombe, le regard baissé. Il évoque sa dégringolade, du bout des lèvres. La chute. Sa chute. Elle aurait provoqué un traumatisme crânien. Les neurologues ont épluché toutes les images en coupe de son cerveau. Il y aurait peut-être aussi un autre mal à venir, un mal qui jusqu'alors somnolait et que la chute aurait réveillé brutalement. (Un mal que jamais nous ne nommerons lors de nos séances). Et depuis, tout son être s'effondre. Sa mémoire et ses souvenirs s'émiettent. Sa pensée arrive en pointillé. Il vient me voir pour réveiller les quelques madeleines de son passé avant que sa mémoire ne foute le camp pour de

L'air de rien

L'air de rien

bon. L'air de rien, j'ouvre mes grands classeurs où les jeux de lettres, de chiffres, ont pour mission de faire danser les neurones. Je pose une question, guettant ses aptitudes. Silence. Respiration. L'air de rien, il fait tomber mon rempart protocolaire, mes élans méthodologiques et me désarme en me demandant le nom de mon auteur préféré. Les répétitions de chiffres, de lettres, l'ennuient un peu ; c'est un fait, moi aussi. Il veut connaître mes lectures favorites. Je relis Hugo pour en extraire mes passages préférés, il me demande de lire Osho, maître auprès duquel il est allé méditer 4 ans en Inde. Bientôt il vient avec ses flûtes amérindiennes et m'offre quelques concerts privilégiés. De plus en plus souvent je termine certaines de ses phrases pour ne pas laisser sa pensée en suspens. Il me demande de lui montrer mes photos. Un mardi je lui montre alors quelques clichés. Il aime dit-il, « les petits riens » sur lesquels je pose mon regard. Il me reproche tout de même la facilité du numérique. Ainsi, l'air de rien, chaque mardi matin durant nos séances il m'invite à l'exigence, et, secrètement je me demande si la profondeur en toute chose peut surgir sans un effort. Je suis sa plume et écris quelques pans de ses récits de voyages. Nous déplaçons souvent des cartes d'Afrique, d'Europe, du monde. Elles n'ont jamais été si vivantes. M'apparaissent les découvertes archéologiques en Grèce, les peuples du désert mauritanien, les traversées de l'Atlantique en voilier. J'imagine un à un ses paysages parcourus en filigrane. Silence. Notre complicité grandit alors que, l'air de rien, les mots deviennent de plus en plus rares. Il faut guetter le mot qui ne vient pas, sans se précipiter à vouloir le remplacer, comprendre le mot pris pour un autre. Il faut délicatement assembler chaque mot comme les pièces d'un puzzle pour imaginer un ensemble signifiant. De ce jeu parfois laborieux, où je me hasarde, je me trompe, je recommence, je perçois beaucoup d'indulgence et de douceur. L'air de rien, nous échangeons des sourires amusés. Silence. On peut encore chanter, il y a ces chants péruviens, ceux de son enfance, qu'il partage avec moi. Bientôt plus que la mélodie. La mélodie, les regards, les larmes contenues. Il refuse une à une les méthodes que je lui propose pour communiquer autrement (les gestes, les pictogrammes). La parole est ou n'est pas. Mais qu'est-ce que l'on peut encore se dire, se raconter, lorsque la parole n'est plus efficace ? L'importance de la parole éclate alors que les mots fichent le camp... Et que reste-il quand les mots nous quittent ? Quand la pensée traverse un champ de brouillard avant de nous parvenir ? Il reste les émotions nichées derrière la lèvre qui retient un discret sourire, suspendues au coin de l'œil humide. Et les silences. Dans un même silence apparaissent les blessures du passé, la peur de la dégradation à venir et aussi la conscience de ce présent suspendu, délicat, et, l'air de rien délicieux. Oui ces temps sont délicieux car on se donne du mal pour inverser un terrible constat qui contamine le quotidien : l'impuissance des mots demeure face au silence douloureux et dévorant. Nous, l'air de rien, nous goûtons quelques instants chaque mardi la puissance du silence face au dérisoire des mots.

Reconnaissance.